

Gilles MIOT

L'EXPLOITATION DES SCHISTES BITUMINEUX
DANS L'AUTUNOIS :
LA MINE ET L'USINE DES TÉLOTS

De quelque côté que l'on aborde la ville d'Autun, l'attention ne peut manquer d'être attirée par deux terrils boisés. Ce sont les seuls témoins d'une industrie aujourd'hui disparue, celle des schistes bitumineux.

Ce minéral d'origine lacustre, noir, de toucher gras, donne, lorsqu'on le chauffe, une huile brute semblable au pétrole. Le bassin d'Autun, d'une superficie de 240 km², regorge de schistes : au total, les ressources atteignent 20 à 30 millions de tonnes.

L'huile brute contenue potentiellement dans cette roche, fut extraite pour la première fois en 1824. En 1836, un pharmacien local, Legros, travaillant sur les vapeurs dégagées, donna l'impulsion nécessaire à une production importante. L'apport d'appareils à distiller le schiste, en 1837, facilita le développement. La première concession date de 1841. S'ensuivit pour le « pétrole autunois » une évolution irrégulière au cours du XIX^e siècle.

Supplanteée une première fois en 1847 par le gaz de houille, la production d'huile lampante reprit néanmoins jusqu'à l'arrivée du pétrole américain sur le marché européen (1865-1870). De nombreuses concessions disparurent alors. L'industrie schistière paraissait condamnée lorsque se créa, en 1881, la Société Lyonnaise des Schistes Bitumineux (S.L.S.B.) filiale du Crédit Lyonnais, qui regroupa la plupart des concessions existantes et les développa grâce à son apport en numéraire et aux aides consenties par l'Etat. Mais avec la Première guerre mondiale, par suite de la mobilisation, une seule usine resta en activité, celle dite des Télots.

Cette concession, accordée en 1865, se développa de façon importante sous l'impulsion de la S.L.S.B.

Techniquement, l'exploitation souterraine du minerai a connu deux grandes méthodes d'extraction. La première, fondée principalement sur la présence de piliers de schistes servant de soutènement au « toit », se maintint jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. Ensuite, la reprise des piliers permit une production supérieure (le gisement était ainsi récupéré à 95 % alors que la perte avant-guerre avoisinait 50 à 60 %). La mécanisation de la mine, en particulier l'introduction de matériel américain de havage et de pelletage automatique, en 1950, et l'emploi de convoyeurs à bande, étendirent cette nouvelle méthode d'exploitation.

Une fois au jour, le schiste devait être pyrogéné dans des cornues. Le matériel français fut supplanté en 1911 par un appareil écossais, appelé cornue « Pumpherson », qui épuisait mieux le schiste de ses matières volatiles, grâce à une température plus élevée. Ce matériel resta en place jusqu'à la fermeture de l'usine, subissant de légères modifications.

La pyrogénéation fournit, outre de l'huile brute, des gaz qui sont condensés dans divers appareils, ainsi que des eaux ammoniacales destinées à la fabrication du sulfate.

L'huile brute est raffinée dans des chaudières de conceptions différentes pour donner des produits divers (huiles épurées, goudron, paraf-

fines, coke, essence). On pensa obtenir une meilleure rentabilisation en orientant le raffinage vers un produit unique, l'essence. A cet effet une raffinerie fut construite en 1936, composée d'une unité de craquage (« *cracking* ») traitant les fractions lourdes de l'huile, opération impossible auparavant. Une deuxième unité opérait le traitement des gaz et une troisième la rectification de l'essence brute. Des services généraux complétaient l'installation, qui fournissait annuellement 10 millions de litres d'essence.

Les différents produits obtenus avant le choix de 1936 avaient une excellente qualité d'ensemble, les graisses en particulier. Mais leurs prix étaient élevés, d'où la mévente et le choix de l'installation de la raffinerie.

Celle-ci ne subit pas de gros dégâts pendant la Seconde guerre mondiale. A cette époque, elle changea de propriétaire et devint la Société minière des Schistes Bitumineux (S.M.S.B.). Après le retour de la paix, l'usine fut confrontée à des difficultés financières. On chercha des solutions de redressement, en faisant des efforts de modernisation (mécanisation) et en créant un nouveau produit, le béton de schiste cuit. L'Etat aida la Société, par des subventions qui couvraient le déficit constant. Une ultime tentative de sauvetage fut l'idée d'abandonner la production d'essence et de construire une centrale thermique : les réticences d'E.D.F. firent échouer ce projet. La solution d'une usine à papier ne fut pas non plus retenue.

Le nombre des hommes travaillant aux Télots, les « schisteux », a augmenté de 1914 à 1943 (1 520 ouvriers à cette date). Des mineurs polonais furent embauchés à partir de 1930/1932. Professionnels, ils se distinguaient des Autunois à moitié cultivateurs. Après la guerre, les départs s'accrochèrent, de même que les licenciements. En 1957, l'usine comptait 306 ouvriers.

Les salaires étaient inférieurs à ceux des houillères auxquelles l'usine était plus ou moins liée. L'écart s'est maintenu après les augmentations de 1936 et d'après-guerre. Les horaires n'ont guère subi de modifications après 1936 : des dérogations, accordées à la demande de la Société, permettaient d'échelonner le travail hebdomadaire de 46 h. 30 au fond à 44/48 h. (minimum) au jour, avec les avantages salariaux correspondants. Du point de vue de la sécurité, malgré d'inévitables accidents techniques (une dizaine de victimes de 1914 à 1957), la mine et l'usine ne connurent pas de gros problèmes. La protection sociale des mineurs fut assurée à partir de 1872 par une Chambre syndicale, puis, à partir de 1936, par une Société de secours. L'assimilation au statut de mineur fut réalisée en 1946. Une politique sociale (logements, loisirs) complétait cette protection.

Avec la fermeture de l'usine, l'enjeu social devint grave. La difficulté de retrouver du travail sur place était grande dans une région déjà touchée par la crise des fabriques de meubles.

Après diverses décisions contradictoires, le ministre Ramadier donna acte de la cessation d'activité en avril 1957. Sur les 306 ouvriers, les trois quarts retrouvèrent un emploi. L'industrie schisteuse s'est éteinte en France avec les Télots.

Des études récemment entreprises ont cependant fait naître l'espoir d'un nouvel âge schisteux : la réponse appartient à l'avenir.